

Impressions du front austro-hongrois [fin]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **62 (1917)**

Heft 10

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-339949>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

de posséder au complet un aussi intéressant travail, et en le faisant connaître autour d'eux, ils contribueront à un acte de réparation auquel aucun esprit soucieux de justice ne saurait se soustraire dans une Confédération suisse qui a souffert, en 1813, de procédés analogues à ceux dont les Belges ont souffert, en 1914. Le moins que nous puissions faire est de soutenir moralement la petite Belgique, nous qui sommes petits comme elle, contre un injuste dominateur.

Impressions du front austro-hongrois.

VIII

A L'ARMÉE DE TRANSYLVANIE.

Vallée de l'Uz.

A la fin de décembre 1916, le front de la I^{re} armée austro-hongroise (général von Arz) s'étendait le long de la frontière roumaine, de la Vallée de l'Uz, un affluent du Trotus, jusqu'au sommet de la Magura, au sud de Dorna Watra. La longueur de ce front était de 120 kilomètres environ. Le passage du Gyimes qui relie la vallée du Haut-Maros à celle du Trotus et que franchit la seule voie ferrée transversale de ce secteur en est le point le plus important. L'armée von Arz, composée de deux corps autrichiens et d'une division bavaroise, s'appuyait, à droite, au groupe d'armée von Gerok et, à gauche, à la VII^e armée (Kövess).

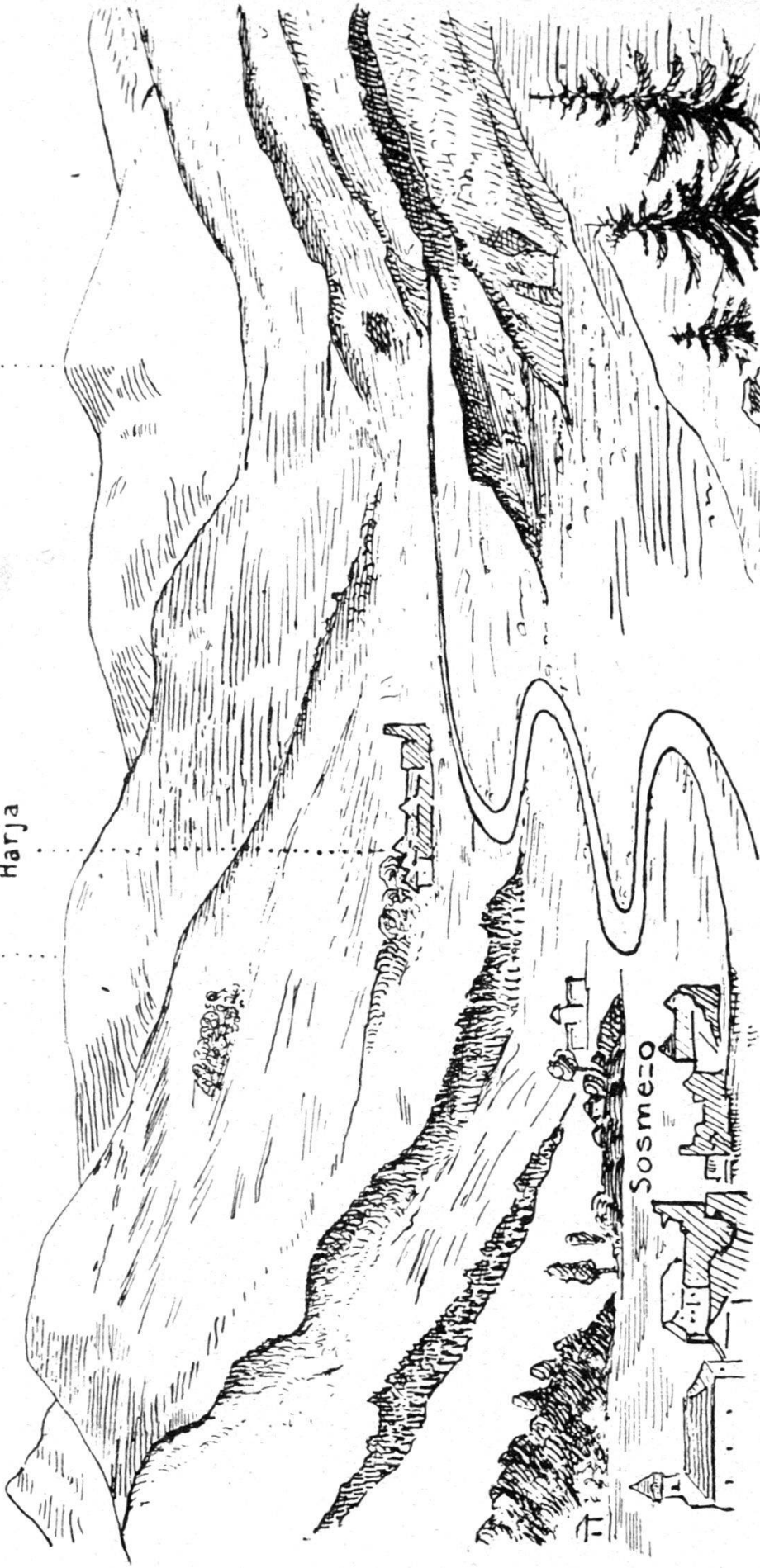
Le quartier-général de la I^{re} armée se trouvait à environ 80 kilomètres en arrière des lignes, à Szekely-Udvarhely. Cette petite ville dont les habitants parlent roumain ou hongrois, a souffert de l'invasion. Les quartiers extérieurs sont détruits et plusieurs bâtiments ont été incendiés dans la rue principale. L'armée roumaine, en se retirant, a généralement respecté les

M Paltinisu
1.020 m

2^e position Russe

Harja

Sandor
1639



Combat de Sosmezo.
5.I.17.

biens des populations rurales de la Transylvanie, dans les villes, cependant, il y a eu des scènes de pillage.

Je franchis en deux jours la distance de Dorna-Watra à Szekely, après un parcours de plusieurs centaines de kilomètres, en automobile, à travers un pays montueux et déboisé, en passant successivement de la vallée de la Bistritz dans celle du Maros, puis dans celle du Kokel, par-dessus plusieurs cols neigeux et sur des routes souvent défoncées.

Le commandant de la 1^{re} armée, actuellement chef d'état-major de l'empereur Charles (voir article du mois d'août), avait installé ses bureaux dans un grand bâtiment d'école. C'est là que se trouvait aussi le mess, dans un hall de gymnastique, où soixante et quelques officiers de l'état-major de l'armée se réunissaient pour les repas.

Après un court séjour au quartier-général, je fus expédié au VI^e corps, à Csik-Czekefalva. Ce corps formait l'aile droite de l'armée Arz. Ses forces principales, massées dans la Vallée de l'Uz, avaient déjà franchi la frontière roumaine, entraînées dans le mouvement en avant du groupe Gerok, son voisin de droite. Le commandant du VI^e corps, le feld-maréchal-lieutenant Fabini, avait assisté aux manœuvres suisses dites du « Deutenberg » en 1905. Il en gardait un souvenir un peu confus, ce qui ne m'a pas beaucoup surpris. Dès le lendemain, 31 décembre, j'étais en route pour la 39^e division honved qui, avec la 225^e division de réserve allemande, formait le VI^e corps.

La Vallée de l'Uz, sauvage et encaissée, était absolument dépourvue de moyens de communications. Un mauvais chemin muletier suivait le torrent. Le génie avait construit une route carrossable, sur laquelle se concentrait une circulation intense. C'était la seule ligne d'étapes disponible. A mi-chemin entre la tête d'étapes et les places de distribution, on avait créé une place de ravitaillement et d'échanges ; en pleine solitude, dans un lieu nommé Aklosczarda, une clairière couverte de neige, se dressait un vaste camp de baraques où les convois des corps de troupes venaient chercher les vivres et les munitions amenées par les convois de l'étape. J'ai pu admirer, en passant, l'organisation pratique du ravitaillement et des évacuations. Tout le

long de la route, des compagnies de terrassiers des services complémentaires entretenaient la chaussée, continuellement rongée par les pluies et les roues de centaines de voitures et de camions-automobiles.

Vers le soir, nous avons atteint le quartier-général de la 39^e division dont le fanion triangulaire, jaune à chiffre noir, était accroché à un sapin. Partout, des écriteaux indiquaient les emplacements des corps de troupes. L'état-major était logé dans un grand chalet en bois, dissimulé en pleine forêt, au bord du torrent. Cette construction avait l'aspect d'une honnête pension de montagne pour petits rentiers. Elle renfermait les logements et les bureaux de l'état-major de division.

La nuit de Sylvestre tomba sur ce paysage sévère. Il soufflait un vent âpre qui chassait des tourbillons de neige avec des sifflements lugubres. Vers minuit, le ciel se découvrit, quelques étoiles brillèrent. Hasard ou accord tacite, le canon cessa de gronder à l'heure où, à l'arrière, les cloches saluent l'année nouvelle. Mais le bruit de foule des hommes et des chevaux ne cessa pas un instant sur la route. J'ai appris depuis qu'une attaque se préparait pour forcer le passage et reporter la ligne plus bas dans la vallée, en territoire roumain.

Le commandant de division, général von Streitter, avait réuni les officiers de son état-major et quelques invités de la division allemande voisine, pour passer ensemble le dernier soir de l'année. Il régnait une « Stimmung » un peu forcée, les plaisanteries ne trouvaient pas d'écho et les rires de quelques jeunes officiers d'ordonnance sonnaient faux au milieu des visages graves de ces hommes dont les pensées étaient, visiblement, bien loin. Pourtant, les heures s'écoulèrent le plus agréablement possible, grâce à la cordialité de tous et à l'intérêt très vif des conversations.

Le lendemain, 1^{er} janvier 1917, conférence du chef d'état-major et visite des positions d'artillerie et d'infanterie. La division occupait un front de 10 kilomètres environ. La ligne partait des hauteurs sud de l'Uz, descendait dans la vallée, remontait sur les hauteurs de la rive gauche pour se souder dans la montagne avec l'aile droite de la 61^e division.

L'artillerie, soit vingt batteries (un régiment de canons de campagne, deux régiments d'obusiers et un groupe de montagne), était entièrement massée dans le fond de la vallée et sur les premières pentes de la montagne. Douze batteries d'obusiers de 10 et 15 cm. se trouvaient accumulées dans un étroit espace (2 km. de longueur sur 500 à 800 m. de largeur). Aucune d'entre elles n'était enterrée ou protégée. Il y a là peut-être une preuve de ce fatalisme qu'on prête aux Autrichiens, mais, pour expliquer cette apparente négligence, il faut tenir compte aussi du fait que le VI^e corps combattait en avançant. Par suite des changements continuels de position, les artilleurs ne prenaient plus la peine de couvrir leurs pièces.

Les positions d'infanterie formaient deux lignes successives distantes de 200 à 500 mètres. Le commandant du bataillon qui occupait le fond de la vallée et les premiers escarpements de la rive gauche, m'attendait vers le bâtiment de la douane pour me conduire dans son secteur. Le major Nyekhegyi, du 9^e régiment honved, m'a laissé une impression ineffaçable. Appelé à un poste en vue au ministère de la guerre honved, il avait préféré retourner au front. « Voyez-vous, me disait-il, j'étais trop malheureux, là-bas, sans mes hommes », et il avait rejoint son bataillon. — Ce commandant-là était l'officier le plus populaire de la division.

Depuis la dernière batterie, il restait un kilomètre à parcourir jusqu'à la première ligne d'infanterie. La vallée, subitement rétrécie, ne laissait place qu'à la route et au torrent. Derrière nous, une compagnie, en colonne par un, suivait le bord de la route ; en sens inverse, des groupes de blessés s'en allaient se faire panser. Les plus sérieusement atteints gémissaient au balancement des brancards. Les soldats sanitaires, le dos courbé, piétinaient dans la boue gelée. Un très jeune fantassin couché dans une charrette à deux roues, criait à fendre l'âme, la tête renversée en arrière, de l'écume rose au coin de la bouche, le corps agité de soubresauts convulsifs. Quelques groupes de prisonniers russes étaient intercalés dans ce cortège de moribonds. Plus loin, au dernier contour, une section de mitrailleuses venait d'être atteinte par un obus. Les corps des hommes et

ceux des chevaux de bât étaient jetés pêle-mêle dans la neige rougie. Déjà les brancardiers accouraient. Un mitrailleur assis sur le talus perdait son sang par une large blessure au cou. Le major essayait en vain de détourner l'attention de cette scène en me désignant, du bout de sa canne, les arêtes qui cachaient ses tirailleurs.

Le barrage de la vallée (Talsperre), auquel nous parvînmes l'instant d'après, consistait en une série de petits fossés à revêtement de bois et en trois emplacements de mitrailleuses qui flanquaient le pied des falaises. La vallée n'avait guère plus de 50 à 80 mètres de large. Une passerelle protégée par un blindage en madriers recouvert de terre reliait les deux rives ; en la franchissant on se trouvait dans le secteur de la 225^e division allemande. Quelques obstacles en fil de fer, assez rudimentaires, s'étendaient d'une rive à l'autre, à travers la rivière.

En aval, c'est-à-dire du côté roumain, le torrent faisait un coude, la vue était bornée à courte distance par des pentes boisées sur lesquelles on distinguait, par places, la terre fraîchement remuée des tranchées russes. Leur position dominante rendait le séjour du barrage peu confortable.

Le major Nyekhegyi me laissa interroger la sentinelle du poste avancé. L'homme répondit sans méfiance à mes questions et me débita avec assurance son orientation et sa consigne. Il s'interrompit deux fois pour épauler et faire feu.

Le boyau qui gravissait la pente abrupte de la rive gauche rejoignait la tranchée sur la crête. Nous avons passé le reste de la journée du 1^{er} janvier dans cette tranchée encore à peine ébauchée sur certains points. Un excellent déjeuner de nouvel an nous attendait dans la casemate du major. Le menu en aurait figuré avec honneur sur la table d'un grand restaurant. Pendant le repas, les chanteurs du bataillon, groupés dehors, firent entendre les plus beaux airs hongrois, accompagnés par les violons de quelques soldats tsiganes. Le brouillard s'était levé, découvrant un ciel d'hiver d'un bleu froid et métallique. En bas, le feu des batteries augmentait ; l'officier observateur d'artillerie qui avait mangé avec nous était retourné, en hâte, à son poste. Un chien sanitaire, un bel exemplaire de Dober-

mann, nous donna le spectacle de la recherche d'un blessé qu'il découvrit dans la forêt, à cent mètres de nous.

A la nuit tombante, il fallut, à regret, prendre congé du major et de ses officiers pour redescendre dans la vallée. Le premier lieutenant de l'état-major de division qui ne m'avait pas quitté depuis le matin, me guidait dans les sentiers obscurs. Nous marchions direction les lueurs des batteries qui éclairaient fugitivement les grands sapins immobiles, droit au-dessous de nous.

A 9 heures du soir, nous étions de retour au quartier de la division.

COMBAT DU SOSMEZO.

La Vallée de l'Oïtoz ou Oituz est à 20 kilomètres au sud de celle de l'Uz. L'Oïtoz est un affluent du Trotus. Une bonne route conduit de Kezdivasarhely, où se trouvait l'état-major du groupe d'armée Gerok, par Sosmezzo, en suivant la vallée, jusqu'à Onesti sur le Trotus. Du côté autrichien, le chemin de fer s'arrête à Bereczk, à 25 kilomètres de la frontière.

Le XXXIX^e corps de réserve allemand, renforcé de la 71^e division austro-hongroise, avançait sur toute la ligne, avec son centre sur la route principale et ses ailes par les hauteurs du Runcul (1108 m.) et du Sandor (1639 m.). C'était, cette fois, la vraie guerre de mouvement. Sosmezzo, village-frontière était aux mains de la 71^e division depuis la veille. Entre Bereczk et Sosmezzo, la route était coupée à plusieurs endroits. Les Roumains avaient fait sauter tous les ponts et leur rétablissement n'était pas chose aisée, dans les gorges au fond desquelles bouillonne la rivière. Le génie travaillait jour et nuit. Des ponts de fortune permettaient déjà aux convois de passer.

Le commandant du XXXIX^e corps avait désigné pour me conduire un officier des troupes de montagne, le capitaine autrichien Friedsmann, attaché à l'état-major de corps comme conseiller et spécialiste pour toutes les questions complexes que fait surgir la guerre en montagne. Deux hussards nous accompagnaient. A l'entrée de Sosmezzo, au bord de la route, un escadron de uhlands attendait, les cavaliers debout à la tête des

chevaux ; ces hommes m'ont paru immenses dans leurs grands manteaux. En passant devant eux, j'ai été vivement frappé de la beauté de cette troupe, de l'énergie et de l'intelligence des expressions, du bon état des chevaux.

Nous quittons la route pour nous engager dans la montagne, par de mauvais sentiers. Nos chevaux enfoncent jusqu'aux jarrets dans la neige et la boue. Plusieurs fois, il faut mettre pied à terre pour les dégager. Nous nous arrêtons au point 850, une crête au-dessus de Harja, d'où l'on peut suivre tout l'engagement (voir croquis).

Sosmezzo n'est qu'un amoncellement de ruines fumantes. Ici aussi, toute l'artillerie est massée dans la vallée. Un mortier de 30,5 est en position derrière Sosmezzo, près de la route ; les batteries d'obusiers de 10 et de 15 sont autour du village et dans les forêts au bas des pentes jusque vers Harja. Les canons de campagne, en avant de ce dernier village. L'infanterie avance par les hauteurs, sur les deux versants de la vallée, soutenue par les batteries de montagne. Les obus pleuvent sur les deux villages et la petite plaine qui les sépare est constellée d'éclatements. Le feu des batteries est violent. On distingue les différents calibres, à leur son plus ou moins grave ou sec.

L'effort de l'infanterie semble se porter sur les hauteurs au Nord de Harja et plus loin sur le Paltinisu contre lequel l'artillerie s'acharne.

Le génie est échelonné le long de la route pour la remettre en état et maintenir constamment la liaison télégraphique et téléphonique. Des subdivisions de sapeurs sont destinées à se porter en avant dès que la nuit sera venue pour transporter le matériel nécessaire à l'attaque du lendemain et retourner contre l'ennemi les positions conquises. Des sections de pionniers sont réparties aux différentes colonnes opérant par les hauteurs. Dans chaque régiment d'infanterie, quinze voitures sont chargées de fil de fer barbelé.

En avant de nous, sur la rive droite, nous voyons l'infanterie progresser et s'installer dans de nouvelles positions.

En redescendant sur Sosmezzo, nous longeons les fossés abandonnés la veille par les Russo-Roumains et remplis de

débris de toutes sortes, de munitions, d'armes, de souliers et de boîtes de conserve. L'odeur de cadavres s'en échappe, suffocante.

Sur la route, vers Sosmezzo, passe une colonne de 2000 prisonniers roumains. La plupart appartiennent aux anciennes classes d'âge, ils portent des bonnets de fourrure noirs, ou des casquettes semblables à celles des Autrichiens. Les officiers marchent en tête, plusieurs ont le monocle à l'œil et la tournure élégante.

Une auto de l'armée nous ramène à Bereczk. La circulation est déjà rétablie. Nous dépassons le long cortège des blessés. Sur la hauteur, avant de prendre les lacets de la route qui descend vers la plaine, nous apercevons, vers l'Ouest, du côté de Cronstadt, les sommets des Alpes de Transylvanie, qui resplendissent au soleil couchant.

V.

La préparation à la guerre de tranchées dans notre armée.

Il est un genre de combat dont nous ignorons encore les méthodes et les détails, c'est la guerre de tranchées. Le temps, l'expérience et le perfectionnement de l'outillage la maintiennent d'ailleurs en constante évolution. Ce qui était vrai hier ne l'est plus aujourd'hui ; mais ce que l'on préconise en ce moment ne vaudra probablement plus rien demain.

Un fait certain, c'est que la guerre de tranchées, à son degré actuel, suppose une artillerie gigantesque, sans cesse renouvelée et accrue, et une consommation de projectiles pour ainsi dire illimitée.

Sans cette artillerie, rien n'est possible de ce qui se fait actuellement, aussi bien dans l'offensive que dans la défensive. On ne peut attaquer un élément quelconque de tranchée sans l'avoir soumis au préalable à un tir de destruction presque